



Depardon

Profils paysans :

l'Approche

Nous nous souviendrons de son travail, dit le pasteur, après la splendeur du psaume, au-dessus de la fosse ouverte, ce matin-là de deuil, en sa transparence scintillante et froide de verre.

De quel travail s'agit-il ? Pas de la dégradante activité appointée du post-salariat et de l'entreprise virtuelle. Pas du travail comme honte acquise, mais du travail comme infirmité native.

Ces gestes quotidiens de l'homme contraint par la nature de la vie, mais à travers lesquels, un jour l'autre, il cesse d'être à la fois *naturel* et *vivant*. Car le carré de terre immémorialement retournée pour survivre, dès le premier coup de bêche, a le dessin d'une scène.

C'est déjà un théâtre dont il est le personnage, ignoré des bêtes comme de lui-même. C'est d'instinct une distance prise à l'égard de ce qui le casse et de ce qui le broie. Regardez bien : ce paysan brisé plié fossoyé, cet homme à la maudite peine du travail, n'est pas un homme réel, mais déjà « la fiction d'un homme ».

Profils paysans : le quotidien

L'homme se tiendrait à contrepente si le mot signifiait : adossé à la pente. C'est un matin d'hiver et de brume, quand devient possible de voir les choses en noir et blanc. C'est aussi son quotidien de berger, mais sur la pâture déclinée, à cette heure froide et dans cette posture, serait-il un Sisyphe qui n'a d'yeux que pour les coulisses par où l'on sort ? Il a les mains dans les poches et sans doute, à sa façon pastorale, a-t-il trop labouré la terre pour aspirer si peu que ce soit à une fusion mystique avec elle. (Au crédit du travail, qu'il désacralise et à celui de la terre basse, qu'elle porte à la haine, qui aide à tenir). Roides et noirs, alentour, les arbres, convertis à son chômage de tombe, imitent le vieux bonhomme. Pas vraiment immobile, mais le pas suspendu. Alors que le regard plonge. Et pour sa tranquillité se loge dans l'angle inférieur droit de la bordure de l'image, son pli esthétique, plutôt que dans une dépression invisible du paysage.

La Vie

moderne

Il n'y a jamais rien eu à raconter. Sinon la terre à perte de vue, où se briser les reins. Il n'y a jamais eu de vacances. Que vaquer à ces mottes nourricières, grumeaux fraîchement labourés et sans justification, autre que de devoir aimer jusqu'au mélange intime ce dont on n'a pas le choix.

Bien sûr, la glèbe du cinéma, fût-elle documentaire, réserve de beaux mensonges : c'est ici un chien de berger qui, parce qu'il ne comprend que l'occitan, réduit le champ de sa dépendance. Mais la figure de Marcel Privat, paysan éloigné dans sa vieillesse retorse, n'en est pas un autre, de mensonge. Il faut voir la perversité de son visage en charpie, le vice de son usure, comme si un nihilisme sous-cutané y repoussait la peau travaillée à la charrue et que l'agro-industrie soustrait ; c'est peu dire qu'il la rejette : il se la décolle du crâne affleurant au couteau de ses yeux rougis ; l'œil rouge de l'épuisé, de l'alien, du méta-humain – Depardon lui aura bricolé le génome.

